



Night 3, extrait de la série «Nights», d'Agnès Geoffray, 2005. PHOTO COURTESY AGNÈS GEOFFRAY. GALERIE MAUBERT

AGNÈS GEOFFRAY

L'ivre d'images

Par le biais de retouches, recadrages et superpositions, la plasticienne, exposée au Frac Auvergne, recompose des scènes insolites et troublantes à partir de tirages en noir et blanc récupérés. Une puissante analyse sur la falsification des photos.

Par
JUDICAËL LAVRADOR
Envoyé spécial à Clermont-Ferrand

Le noir et blanc, tirage de rigueur dans toutes les images d'Agnès Geoffray, diffuse d'emblée sur les murs du Frac Auvergne une tonalité grave que vient confirmer l'expression affichée par ses personnages, leurs poses et leurs gestes empreints de solennité ou de majesté. Jeune femme aux yeux cernés écartant des paupières trop lourdes, garçonnet au garde à vous pointant du doigt on ne sait quoi (la cause de son effroi ou une porte de sortie?), femmes aux visages occultés, entièrement emmailotées dans un voile, promeneur éclaboussé se recroquevillant pour passer entre les gouttes: tous les sujets ciblés par l'artiste semblent le plus souvent dans un sacré pétrin. La photographie n'ouvre ici guère de perspectives à ses sujets, comme confinés dans un cadre obscur et gris, bien délimité. Toutefois, pour coincées qu'elles soient, absorbées en elles-mêmes

ou bien retenues et empêchées par quelque chose d'extérieur, toutes ces personnes ne se résignent pas et cherchent manifestement une issue à leur étrange condition. Nombre d'entre elles appellent le spectateur à la rescousse. Lui font de l'œil. Lui tendent la main. Lui montrent ce qu'il faudrait voir et qu'il ne voit pas. Elles le font des deux mains ou d'un signe discrètement implanté, comme ce médaillon porté autour du cou de la jeune femme insomniaque, à deux centimètres duquel il faut coller son nez pour y apercevoir le corps pantelant d'un pendu dans l'embrasure d'une porte. Dans la même série, intitulée «Métamorphose» (2015), une dame semble apprendre les rudiments de la voyance à une enfant en guidant ses mains sur une table tandis que le lambris de la cloison, à l'arrière-plan, se peuple de visages fantomatiques et grimaçants. L'un d'eux s'est même glissé dans le cliché d'à côté qui saisit les feuillages d'arbres battus par le vent, avec à leurs pieds, une fille, chevelure tourbillonnante, prise elle aussi dans la tourmente. ●●●

CULTURE/

Le fait que son intervention plastique soit ténue (il ne manque presque rien à l'image-source), ne l'empêche pas de signaler vivement qu'elle reprend la main sur les images – et parfois sur l'histoire.

●●● Chez Geoffray, l'anomalie, le truc qui cloche, le geste louche, le mouvement de trop, le mouvement d'un corps bien trop au diapason de l'agitation qui tord le décor cultivement à fond le thème de l'image dans l'image. Ainsi, la porte de sortie pour les personnages apparaît elle aussi à l'intérieur même de l'image, ou bien dans une image seconde, plus petite ou plus vague. Au premier ou au second plan, en large et en travers, un corps étranger va venir s'incruster. Sans généralement rien expliquer vraiment à la situation initiale. Car ces intrus sont le plus souvent assez peu bavards : la photo encadrée d'une main que tiennent, sur leurs genoux, des jumeaux sagement assis et nous fixant poliment – tant de civilité devient d'ailleurs suspect – rajoute ainsi un doigt de mystère à ce double portrait.

MINE INNOCENTE

Agnès Geoffray œuvre dans le champ des images fantômes. Celles qui s'abreuvent à la source noire de l'invisible. Elle cadre non seulement les choses et les êtres, mais aussi leur ombre – leur aura, diraient les spirites. Elle fait remonter à la surface du visible des événements historiques plus ou moins délibérément omis des manuels scolaires, rayés un temps de la mémoire collective, impossibles à assumer. A commencer par des scènes de l'épuration. Au point de consacrer toute une série à une photo, récupérée dans des archives, montrant une femme dénudée, exhibée dans la rue et rudoyée par une foule méchamment hilare. L'artiste zoome sur «Treize Fragments» de cette image et les expose sur des caissons lumineux dont la pâleur clinique accentue l'aspect analytique de son regard. Mais, en fait d'analyse, l'œuvre montre surtout



Libération I et II, extraits de la série «Incidental Gestures», d'Agnès Geoffray, 2011. A partir de la photo originale datant de l'épuration (en haut), l'artiste rhabille la victime mais conçoit aussi la série «Treize fragments», zoomant sur autant de détails de l'image. PHOTOS COLL. FRAC AUVERGNE

une hésitation : d'un fragment l'autre, l'horreur de la scène peut s'aggraver ou s'atténuer. Le focus sur le visage de l'homme souriant prête à celui-ci la mine innocente d'un imbécile heureux endimanché, et non plus celui d'un ignoble personnage. En morcelant l'image-source, Agnès Geoffray met en forme sa propre stupeur devant le sort réservé à cette femme et met en garde contre la puissance du recadrage. Ou de la falsification des images, un exercice sur lequel repose toute la série «Incidental Gestures» (2015), «des gestes inattendus, fortuits, acci-

dentels», ainsi que l'explique le directeur du Frac, Jean-Charles Vergne, et qui, dans cette quinzaine de photos retouchées, sont aussi bien les gestes des sujets représentés que ceux de l'artiste. Ses retouches, elle les fait mine de rien, en passant à travers ces images et dans la vie de ces gens mal en point : elle gomme la corde des pendus pour les faire léviter. Elle répare une gueule cassée; elle supprime la perche à laquelle s'accrochait une nageuse débutante qui, dès lors, dans l'eau, se sent pousser des ailes. Elle prête, à un sujet féminin atteint

d'hystérie, la prestance d'une femme du grand monde chez qui un regard extravagant est un atout de séduction et non plus un sujet d'effarement. Par le biais de la retouche photo, Agnès Geoffray fait ainsi la propagande des pauvres, des outragés, des malades et des grands blessés. Le fait que son intervention plastique soit ténue (il ne manque presque rien à l'image-source), ne l'empêche pas de signaler vivement qu'elle reprend la main sur les images – et parfois sur l'histoire. Elle tend la main à ses sujets en posant son regard sur eux.

Cette manière de voir et de faire est encore mise à l'œuvre dans son film *Sutures*, où une vieille photo défile à l'écran en s'incrutant dans la précédente avant qu'une autre vienne se fondre en elle. L'enchaînement joue sur les correspondances cocasses ou élégantes, sur des affinités électives, sur des alliances de corps et d'esprit. Une femme tire au pistolet sur on ne sait quoi... ce sera sur le cercle parfait formé avec grâce par les bras joints d'un duo de gymnastes... redoublé par le cerceau tenu par deux enfants. Dans ces séquences de fondus enchaînés, des motifs sont récurrents : ceux où le personnage regarde ou désigne ostensiblement quelque chose qui se tient hors champ. Agnès Geoffray trouve ainsi le moyen de prolonger l'image au-delà des limites de son cadre. Et de proposer au personnage une fenêtre de sortie, une extension de soi, une perspective à sa situation, voire à sa condition. Certes, à ce jeu-là, les combinaisons possibles sont infinies – l'artiste fait d'ailleurs revenir certaines images dans son travail.

SABLES MOUVANTS

Mais, à ce stade, à ce rythme (les photos s'entremêlent fort lentement) rien n'est plus si net, ni si fixe. L'image n'est plus rigide. Elle doit négocier avec ses doubles, ses doublures, ses doublons, et même avec son implantation sur l'écran (elle apparaît quelque part dans la précédente et pas nécessairement en plein centre). Dans toutes ses séries, Geoffray ramollit l'image. Elle lui prête une texture plastique et friable. Elle en gondole les bords et en rend le contenu poreux. On s'y enfonce pour ainsi dire comme dans des sables mouvants (d'où sans doute la prédilection de l'artiste pour les plis et les replis des tissus comme dans sa série des visages voilés, boursofflures textiles baroques). Finalement, dans une de ses dernières séries, l'artiste magnifie leur qualité d'objet. En les mettant sous cloche. Collaborant avec un maître verrier, elle les enclôt dans un cadre en verre, rouge, blanc ou noir, translucide, et impossible à ouvrir, à moins de le briser. Pour le coup, il n'y a plus de porte de sortie pour les sujets encapsulés, plus moyen d'y toucher non plus. Mais, depuis leur sarcophage de verre, ils prennent un éclat et une épaisseur encore plus magnétique. ◆

AGNÈS GEOFFRAY

Frac Auvergne,

Clermont-Ferrand (63).

Jusqu'au 3 mai.

Rens. www.frac-auvergne.fr.